

UNE ÉCOLE À CRÉER, UNE AUTRE À FORTIFIER.

A mesure que les protestants de langue française augmentent et que leur condition matérielle s'améliore, ils éprouvent le besoin de s'instruire plus à fond. Comme la langue anglaise devient chaque jour plus nécessaire, ils font de louables efforts pour l'acquérir et y parviennent presque toujours. On peut ajouter qu'ils font de non moins louables efforts pour mieux apprendre leur langue maternelle qu'ils aiment et qu'ils aimeront d'autant plus qu'ils la sauront mieux.

Par malheur les facilités leur manquent pour en pousser l'étude bien avant. A moins d'aller dans les institutions catholiques romaines,—ce qui serait peu désirable ou d'étudier par eux-mêmes, ce qui est toujours fort difficile—ils doivent, se borner à ce qu'ils en apprennent dans nos écoles élémentaires.

Nous en avons quatre excellentes, à la Grande-Ligne, à la Pointe-aux-Trembles et à Montréal. Les maîtres qui y enseignent sont qualifiés pour un enseignement supérieur, mais les besoins du moment exigent qu'ils donnent tout leur temps et toutes leurs forces à l'enseignement primaire. Et c'est à peine s'ils peuvent suffire à cette tâche si lourde et parfois si ingrate.

En sortant de ces écoles, beaucoup d'élèves des deux sexes désirent pour suivre leurs études en vue de l'enseignement, et plusieurs jeunes gens en vue des carrières libérales et du ministère évangélique. Ils s'aperçoivent bientôt que leur seule ressource est d'entrer dans les écoles anglaises qui regardent encore le français comme un hors-d'œuvre et refusent de lui accorder la place à laquelle il a droit dans notre province. Comme ils ne possèdent, en général, qu'une connaissance bien imparfaite de l'anglais, il leur faut travailler avec un courage vraiment héroïque, et c'est merveille d'en voir plusieurs gagner de haute lutte les premières places et les premiers prix sur leurs concurrents de langue anglaise !

Nous les applaudissons avec un légitime orgueil, mais nous oublions peut-être que ces beaux succès ont coûté cher à la langue française. A force d'étudier l'anglais, ces bons élèves en ont fait l'instrument docile et l'interprète naturel de leur pensée. Le français a été rejeté au second plan et ils ne le parlent plus qu'en hésitant et quelquefois en rougissant. Je ne leur en fais pas un crime puisque la nécessité les a forcés à cette espèce de trahison, mais je constate que c'est un désastre pour notre langue, pour notre race et pour notre protestantisme. Y consentir plus longtemps, c'est laisser défaire ce que nous avons fait avec tant d'efforts et de sacrifices, c'est renoncer à nos espérances les meilleures et les plus légitimes.

En effet, nous réunissons à grand-peine des prosélytes et nous comptons que leur force numérique, accrue par toutes les forces intellectuelles et sociales que l'instruction développe, va agir avec une puissance de plus en